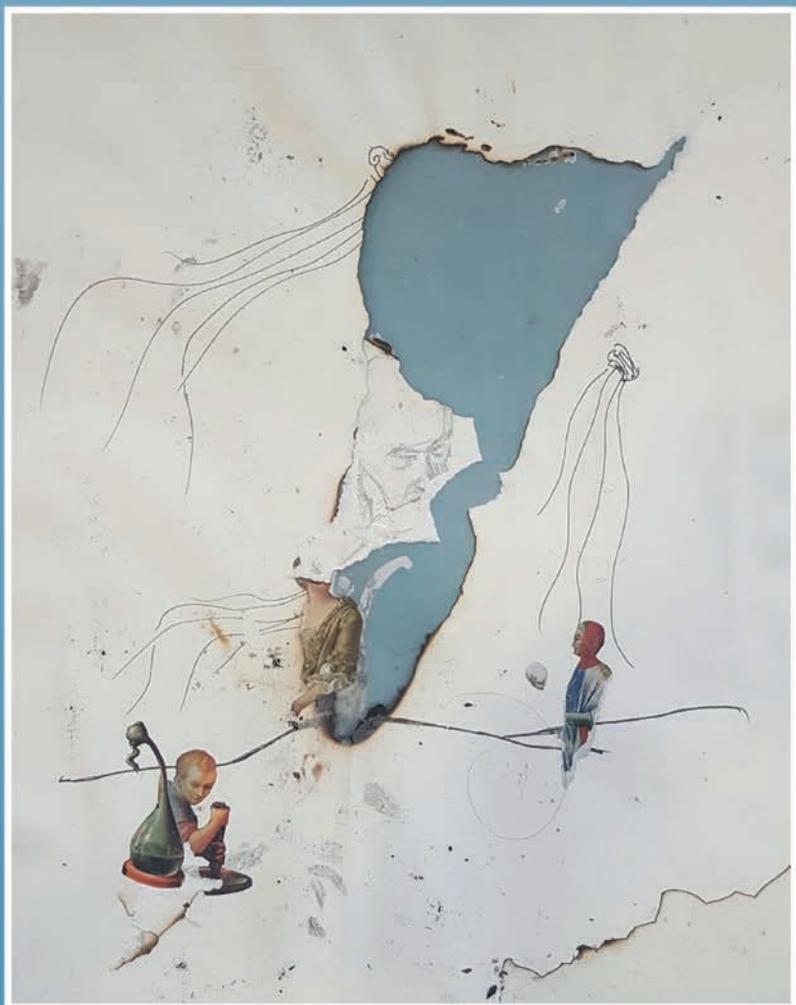


EXPOSITION

LA NATURE DE L'ART

GÉRARD NOIRET





ÉDITO

Gérard Noiret poursuit depuis toujours un parcours artistique original, qui mène de front écriture, exploration sonore et arts plastiques.

Les œuvres présentées revendiquent le droit du poète à la découverte de tous les imaginaires, de tous les jeux visuels et de toutes les libres associations qui peuplent son œuvre.

Avec la « Nature de l'art » nous sommes invités à partager avec lui une réflexion sur plusieurs décennies de créations, de recherches et d'expérimentations.

Jean-Marc RENAULT,
Adjoint à la Maire délégué à la Culture.

LES CHANTS COLLÉS DE GÉRARD ISIDORE NOIRET

Le travail de collage de Gérard Noiret est très semblable, dans son intention, à la construction des séries de poèmes plus ou moins brefs des dernières années (lire, par exemple, Tags ou En passant).

À la fois, saynètes ou choses vues réinterprétées — assemblages et poèmes intensément bâtis avec le sable de l'humour et le ciment de l'incongru.

Mais pas que, si l'on regarde bien les grands collages patiemment construits avec des miettes de papiers colorés éparpillés sur le format, et qui s'envolent comme nuée de papillons dont on songe à l'instant du regard que c'est justement ce regard qui les fait fuir.

On évoque alors ce que dit André Breton de l'invention du collage moderne par Lautréamont (une interprétation comme une autre dont il n'est pas certain que Braque ou Picasso partagent la pertinence...) ; c'est au début du Chant cinquième de Maldoror, quand surgit inopinément une bande d'étourneaux dans le texte, qui vole et virevolte, s'impose puis disparaît à jamais...

C'est qu'il y a bien dans ces montages-là de Noiret, dans cette série « aérienne » (« lyrique », dit l'artiste) l'« espèce de tourbillon fort agité » que décrit le faux comte — c'était plutôt un roi, à sa manière ! — dont l'énergie douce nous fait témoin d'un effort de l'assembleur/constructeur à dépasser les contraintes de l'espace pictural.

Manière d'envol élégiaque que les fonds gris-bleu, bleu-électrique ou bleu-de-nuit augmentent, nous brouillent au point de ne plus distinguer ce qui, dans l'artefact, ressort de la couleur strictement picturale, du signe graphique et, pourquoi pas, du phonème en voie de décomposition.

Alors, au moment même de la coïncidence, la « couleur » rejoindrait habilement la matière à vocables et à rythmes du poète, nous entraînant vers l'insaisissable, car mouvante, réalité de toute chose !

Il y va aussi de l'allègement du contemplateur, extrait par ces mouvements d'envol de sa pesanteur naturelle.

Fondre en nous le cul-de-plomb qui nous retient au sol...

Mais pas que, puisque les autres œuvres nous proposent des constructions relativement minimalistes fondées sur le télescopage d'éléments visuels inattendus (c'est le jeu et le principe que de surprendre notre rationalité visuelle trop souvent fondée sur la re-connaissance), réunis pour donner naissance à une scène, un moment, une « visitation » (dirait André Frénaud) propres à sidérer.

Échappé d'un rêve éveillé, d'un fugace impensé subliminal, ces machineries célibataires font soudain songer que le mot « élucubration » désignait à l'origine un labeur minutieux accompli de nuit... Et Noiret travaille justement du ciseau et de la colle dans une sombre cave aménagée, ou dans sa bibliothèque aux rideaux tirés.

Cette diane lunaire sortie d'une pastèque (en route pour quel sabbat ?), cet athlète antique fouetté au sexe par un directeur d'étude pudibond (un jésuite, sans doute...) ou ce trio-quintette prenant le thé au bord d'un crocodile, sous des frondaisons fruitières empruntées (peut-être) à la main d'une petite fille, ne relèvent-ils pas de cette autre définition possible du collage — à tout le moins de son intuition comme manifestation de la liberté absolue née d'un seul et pur désir — donnée toujours dans les fameux chants ducassiens :

« Beau comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie » ?

François Boddaert

Poète, romancier et essayiste, il dirige les éditions Obsidiane (Bataille - Tarabuste, prix Kowalski 2016), romancier (Dans la ville ceinte - Le temps qu'il fait 2006), essayiste (Franck Venaille - Jean-Michel Place 2000).



Le vent, les voix, et les bruits I - 73x53cm



L'offrande - 42x32 cm



Le vent, les voix, et les bruits II - 81x61cm



Saltimbanques - 32x23 cm et 35x26 cm



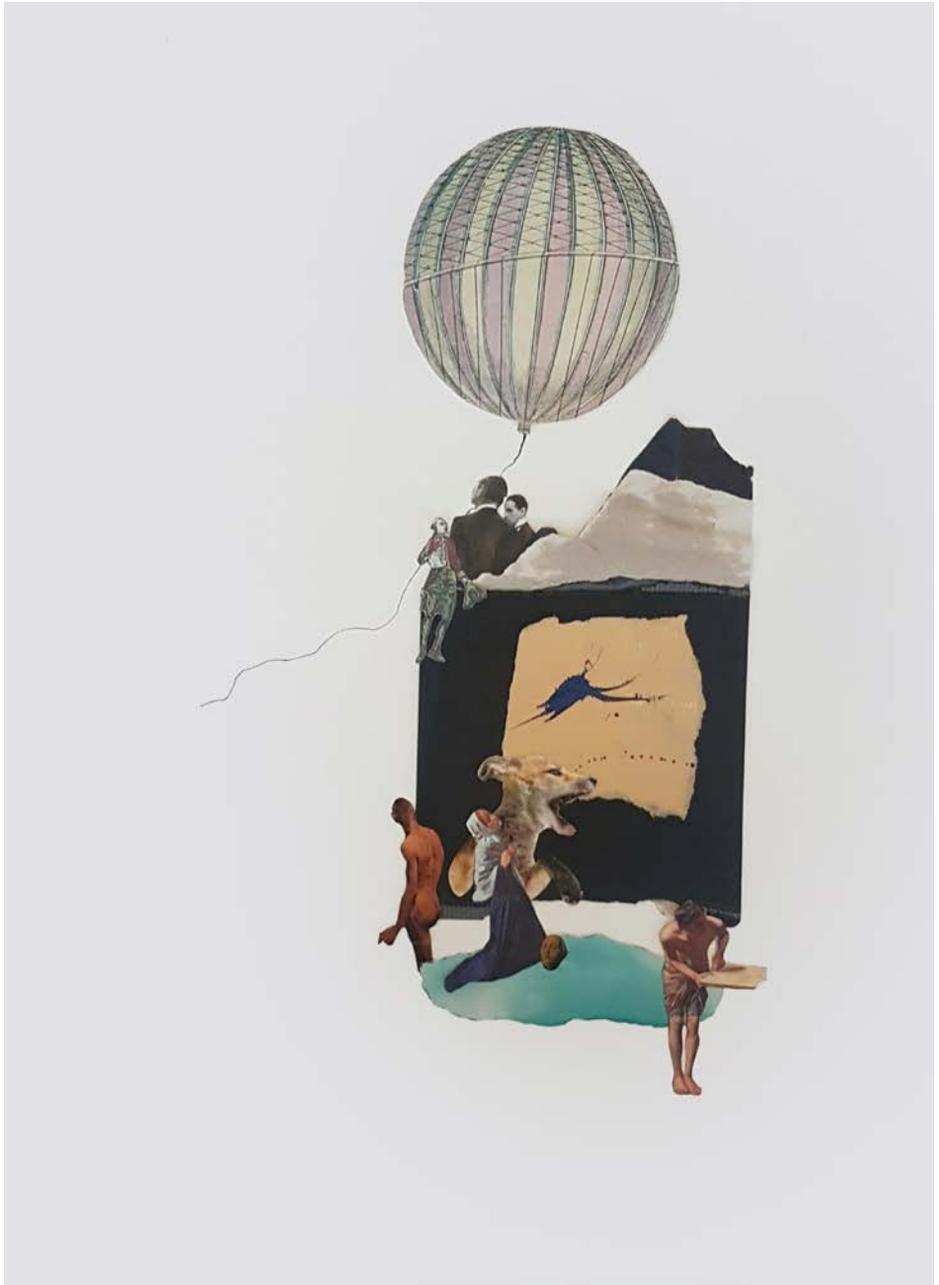
L'intuition - 52x52 cm



La lettre à Éloïse - 72x52 cm



Pompéi - 55x45 cm



Ailleurs - 73x54 cm



La convocation - 81x61 cm



Le vent, les voix, et les bruits III - 53x43 cm

L'ALLÉE DU CHÂTEAU

Près des tourniquets de cartes postales,
les commerçants à l'œil rond
surveillent les amants sortis de l'hôtel du Grand Duc.
À peine entrés sous le dôme végétal,
les corneilles commentent
leur descente vers la fête foraine,
ce leurre composé
d'une loterie, d'un stand de tir
et d'autos tamponneuses réglées sur des twists.
Le jeu consiste à prédire si
les remous dans la retenue d'eau parallèle
ou l'absence perpétuelle de clients
suffiront au couple pour éventer le piège.

Gérard Noiret

Poète (*Le commun des mortels* - Actes Sud, Prix Tristan Tzara 1991 ; *Polyptyque de la dame à la glycine* - Actes Sud 2000 ; *Autoportrait au soleil couchant* - Obsidiane, Prix Max Jacob 2012), et critique (*Esprit*, *Le Monde diplomatique*, *La Quinzaine littéraire*, *En attendant Nadeau*), plusieurs de ses textes ont été montés au théâtre (notamment à Bezons) ou mis en ondes (par France-Culture).

Dans une perspective d'éducation Populaire, il a consacré une bonne partie de sa vie à mener des « chantiers d'écriture » un peu partout en France et à l'étranger.

Depuis 2010, il a repris une activité de collagiste commencée en 1969. La nature de l'art donne à voir une partie de son travail des années 2018-2020.